



EN DÉFENSE DE LA CORRECTION EN PRESSE

Pourquoi une presse de qualité,
respectueuse de son lectorat et de sa rédaction,
ne peut se passer d'un service de correction

La correction, ultime **vigie** de l'info

Alors que les directions de certains journaux semblent tentées de supprimer les services de correction au sein de leurs rédactions, le SGLCE-CGT, dans lequel s'organisent les correcteurs et correctrices, a jugé utile et nécessaire de rappeler pourquoi la correction est un métier essentiel et incontournable dans la fabrication de la presse.

GARANTIR UNE INFORMATION FIABLE ET LISIBLE

– *Appliquer les règles d'orthographe et de typographie.* Le français est une langue complexe et subtile, dont la richesse et la finesse permettent une expression pointue, ambitieuse et intelligente. Les règles d'orthographe, de grammaire, de syntaxe et de typographie ne sont pas là pour contrarier le rédacteur, mais pour l'aider à exprimer sa pensée ou à relater l'information le plus exactement possible. Le

correcteur, qui les connaît, les maîtrise et sait jouer avec, intervient pour veiller à leur bonne application, en collaboration étroite avec les autres métiers qui, dans la rédaction, concourent à la fabrication d'une presse de qualité. Quand c'est nécessaire, il réécrit ou reformule, chassant les répétitions, les formulations maladroitement ou fautive qui alourdissent le texte ou en modifient le sens...

Alors que les rédacteurs sont soumis à des rythmes de travail de plus en plus intenses, la correction professionnelle s'impose comme une étape essentielle et incontournable du circuit de la copie, pour veiller à la bonne tenue rédactionnelle et typographique des articles, et donc à leur lisibilité et à leur intelligibilité. D'autant que le rôle du correcteur ne se limite pas à déplacer des virgules ou à ajouter des « s ». En mettant son expertise et sa curiosité à la disposition de tous, il propose un éclairage pour ces innombrables décisions, petites et grandes, qui sont le quotidien de la réalisation d'un journal.

Le correcteur est un élément important qui, avec le recul que lui permet sa position dans la chaîne de production, apporte, dans l'informel des équipes, une plus-value discrète mais essentielle. Premier « lecteur » (il

jette un dernier regard avant la publication), il fait le pont entre la rédaction et le lectorat. L'éliminer, c'est compter sur la tolérance des lecteurs aux fautes, aux inexactitudes et aux incohérences : dans le contexte actuel, c'est s'aligner sur ce qui se pratique sur les réseaux sociaux et se priver du professionnalisme qui fait la différence dans la diffusion de l'information.

– *Assurer la cohérence graphique des récits.* Discret artisan de la fabrication d'un journal, le correcteur est un passeur. Au sein de la rédaction, il prodigue recommandations et conseils quant au respect des standards de langue. Il est aussi un témoin des évolutions de la langue française au gré de l'histoire et de ses bouleversements (sociaux, culturels, géopolitiques...). L'orthographe d'un nom propre, l'usage des majuscules, la féminisation d'un mot peuvent varier dans le temps ou différer d'un média à l'autre. En s'appuyant sur de nombreux outils et sur l'usage, le correcteur procède à des choix et fixe des règles en établissant une charte ; il en est le garant et s'assure de sa bonne application à tous les contenus éditoriaux. Il apporte également son savoir-faire en matière de translittération des langues qui n'utilisent pas l'alphabet latin. Animé par un

souci de simplification tout en considérant les normes françaises ou internationales officielles de romanisation et en respectant les aires culturelles ainsi que les traditions, il effectue des choix spécifiques (anthroponymes, toponymes...) afin de garantir un traitement cohérent et rigoureux de l'écrit.

– *Vérifier l'information.* Dans une rédaction, le correcteur n'est pas seulement celui qui veille sur la typographie, l'orthographe, la grammaire, la conjugaison et la syntaxe des textes ; le correcteur, c'est aussi celui qui vérifie, dans la mesure du possible, les informations avancées par les journalistes. Une date, un nom propre, un montant, une citation, une adresse, un titre d'œuvre... Le correcteur est l'ultime vigie de l'information.

À l'heure où la presse écrite est percutée par une crise de confiance du lectorat, ce n'est pas un luxe, pour des journaux soucieux de véracité, que de préserver les services de correction. Alors que les « fake news » et la désinformation se répandent à grande vitesse, la presse écrite, qu'elle soit imprimée ou numérique, a un rôle de premier plan à jouer dans la sauvegarde de la démocratie, car son exigence et sa qualité en font un garant de la bonne santé du débat public.

DÉPLOYER LA CORRECTION SUR LE WEB

Depuis des années, les éditeurs de presse prophétisent la fin du papier et le proche avènement du tout-numérique. À les entendre, l'information ne s'écrira bientôt plus que sur Internet, et le papier n'intéresse déjà plus grand monde. La chute libre des ventes en kiosques et l'érosion des abonnements seraient autant de signes que la presse papier est condamnée. Ce discours catastrophiste a montré ses limites ; non

seulement le papier est toujours là et occupe une place importante dans l'économie de la presse écrite, mais de nouveaux titres naissent en faisant le choix d'une diffusion en kiosques. Pis, il semblerait que certains annonceurs – nerf de la guerre de la presse – rechignent toujours à investir vraiment dans les supports numériques.

À l'heure où la presse écrite est percutée par une crise de confiance du lectorat, ce n'est pas un luxe pour un journal de s'offrir un service de correction

Il n'est pas question, ici, de contester la nécessité qu'il y a pour la presse à se déployer dans ce vaste monde qu'est Internet, sans pour autant dévitaliser les éditions imprimées. Le Web a bouleversé et révolutionné certaines habitudes de consultation de l'information – sans pour autant faire table rase des anciennes –, mais les choix opérés jusque-là par la plupart des éditeurs de presse semblent inconsistants et empêchent un déploiement réussi de leurs titres dans un espace déjà saturé par les offres d'information.

Les politiques affichées à l'égard des services liés à la fabrication des journaux sont assez révélatrices de ces errements. Car, loin d'être seulement des « coûts », ces services se trouvent au cœur de la qualité des productions. Les mépriser, c'est considérer que le lectorat du Net est plus permissif, moins exigeant que celui du papier, ce qui n'est pas raisonnable, a fortiori quand ledit lecteur paye les contenus qu'il lit. Aujourd'hui, il n'est pas rare

que les sites Web des journaux soient, sur les réseaux sociaux, la risée du Net, à la suite de fautes d'orthographe, d'erreurs factuelles ou d'incohérences relevées dans les articles publiés.

La réussite de l'implantation sur le Net des grands journaux passera par un investissement dans les services de fabrication, notamment dans les services de correction, qui doivent voir leur périmètre d'intervention s'étendre aux supports numériques et vidéo. La plus-value que ces travailleurs-là apportent au travail des rédacteurs contribuera à faire émerger ces titres de la masse grouillante d'informations qui circulent sur Internet.

Sans eux, la transition numérique de la presse ne se fera pas, ou sera un échec. Le quotidien *Le Monde* l'a compris il y a plus d'une décennie, et son site Internet bénéficie aujourd'hui de son propre service de correction (qui compte 6 CDI à plein temps, en plus des 12 rattachés au « print »), qui intervient aussi sur les « lives », les vidéos et les contenus de la rédaction publiés sur les réseaux sociaux.

Penser que la presse peut trouver un modèle économique viable en dégradant les publications est incompréhensible, et méprisant pour son lectorat. Les lecteurs et lectrices ne sont pas des oies qu'on gave avec ce qu'on a sous la main : leurs exigences sont les mêmes, qu'ils préfèrent l'odeur de l'encre ou les écrans.

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE EST UN LEURRE

Plusieurs décennies après la mise sur le marché du logiciel de correction automatique ProLexis, qui devait faire disparaître le métier, les correctrices et correcteurs sont toujours là, avec tout ce que ProLexis n'a pas : amour du texte, expérience, culture de la langue,

sens critique, prise en compte du contexte, de la forme, de l'intention du rédacteur...

Rappelons donc cette évidence : aussi utile soit l'outil, il reste un outil. L'arrivée de ProLexis Web Service et des IA textuelles de la Silicon Valley ne change pas fondamentalement la donne, malgré les promesses. Les algorithmes, aussi bien « nourris » soient-ils, appliquent des constantes, des probabilités de voir tel ou tel mot écrit de telle façon, précédé ou suivi de tels mots généralement accordés de telle manière, avec telle ponctuation.

Pour des cas simples, l'IA donnera un résultat pauvre, car standardisé. Pour les cas complexes de la langue française et pour tout ce qui fait la richesse de l'écrit professionnel, la fiabilité sera loin d'être au rendez-vous

Pour des cas simples, les robots peuvent s'en sortir et obtenir un résultat pauvre, car standardisé. Pour les cas complexes de la langue française (homonymes et paronymes, participes passés, anacoluthes, syllepses, etc.) et pour tout ce qui fait la richesse de l'écrit professionnel (en vocabulaire, en syntaxe, en style...), la fiabilité sera loin d'être au rendez-vous. D'autant que le français est une langue vivante, en constante évolution, et que les rédactions ont besoin d'humains pour arbitrer quant à de nouveaux usages, de nouveaux termes... En s'en remettant à l'IA, le risque est réel d'un appauvrissement de la langue, d'une standardisation des articles, d'une perte de l'identité éditoriale et redac-

tionnelle de chaque journal : plus d'originalité ni de singularité, plus de « plume », et, pour le lecteur, une perte d'intérêt à lire tel ou tel journal ou à s'abonner. S'en remettre à l'IA est le moyen sûr de dégrader la valeur de ce qui sera proposé aux lecteurs.

Cette non-fiabilité s'observe d'ailleurs aisément concernant l'information. Selon une étude récente de la BBC, 51 % des résumés d'actualité faits par l'IA comportent des inexactitudes importantes, et 19 % des erreurs factuelles. Des bourdes très simples ne sont pas repérées par l'IA lors de la correction. Comment s'en remettre, pour ce qui correspond à l'essence de l'activité de la presse, à des outils ayant de telles lacunes ? OpenAI et consorts ont compris ce problème, et cherchent à y répondre en concluant des accords avec les journaux, afin d'accéder à leur production passée et présente. Bref, ces entreprises valorisent, elles, le travail humain de notre secteur.

Cette question du maintien des savoir-faire et des métiers est centrale, car, au-delà, c'est la question du contrat de lecture entre un journal et son lectorat : une information trouvée par des professionnels, vérifiée par d'autres, mise en forme tout aussi professionnellement, et délivrée à la personne en quête d'une telle production humaine de valeur. Quel sens aura la relation entre lecteur et journal quand l'intermédiaire sera un simple robot ? Remplacer la correction humaine par ChatGPT abîme dès le départ ce contrat de lecture.

Pour finir, mettons de côté la seule défense de notre métier et rappelons que l'engouement très actuel pour l'IA pourrait aussi être ponctuel. Car elle comporte des risques évidents et multiples. Technologiques tout d'abord, avec un risque d'abâtissement progressif, voire d'effondrement des algorithmes à mesure qu'ils s'entraînent sur des contenus déjà produits (ou corrigés) par des IA. Réputationnels ensuite, avec

des IA reproduisant mécaniquement les biais dominants, et destinés donc à charrier stéréotypes de genre et discriminations de toutes sortes, qu'un moindre contrôle rendra plus fréquents. Écologiques, encore, avec une demande en matières premières et en énergie exponentielle, qui conduit les entreprises d'IA à investir des milliards dans les énergies fossiles, à rebours de tous les efforts mondiaux de sobriété et de la RSE. Économiques, enfin, car lectrices et lecteurs seront-ils encore prêts à payer pour un journal plus ou moins assisté par IA ou iront-ils plutôt lire une appli d'IA gratuite ?

Il est facile aujourd'hui de céder aux mirages. Il sera bien plus difficile de retrouver des correcteurs et correctrices formés, une fois les espoirs déçus et leur métier dépecé.



**Syndicat général du Livre
et de la communication écrite CGT**

Maison du Livre
94, boulevard Auguste-Blanqui
75013 Paris

Tél. : 01 43 31 53 51
Facebook : SGLCE.CGT
Bluesky : @sglce-cgt.bsky.social

Plus d'informations sur le métier
de correcteur sur www.cgt-correcteurs.fr